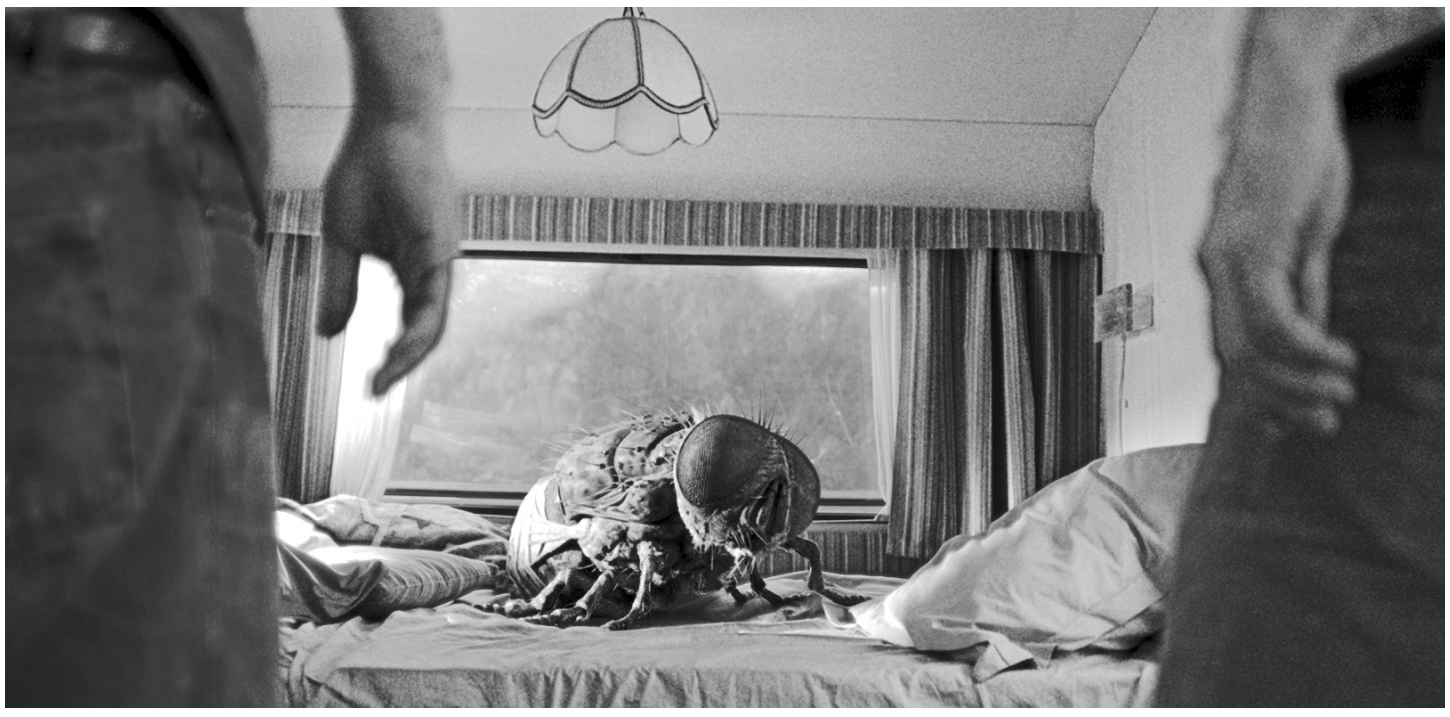

***Mandibules*, «croisement improbable entre le fantastique de *E.T.* et la crétinerie de *Dumb and Dumber*», selon son auteur.** PRAESENS FILM

Quentin Dupieux signe «une comédie sincère sur l'amitié», qui réunit le duo du Palmashow et une mouche géante

BZZZZZZZZZZ

MATHIEU LOEWER

«Mandibules» ► On ne présente plus Quentin Dupieux. Après sept longs métrages, tous plus délirants les uns que les autres, son cinéma absurde et inquiétant nous est devenu étrangement familier. Et pourtant, le réalisateur français parvient toujours à surprendre, à transformer en fictions des idées saugrenues qui semblaient vouées à faire long feu. On peut en dire autant du pitch perché de *Mandibules*: «Jean-Gab et Manu, deux amis simples d'esprit, trouvent une mouche géante coincée dans le coffre d'une voiture et se mettent en tête de la dresser pour gagner de l'argent avec.»

A partir de là, plusieurs indices suggèrent une parodie sanglante: la tradition des séries B horrifiques avec des insectes géants, la référence inévitable à *La Mouche* de David Cronenberg, le titre du film (*Mandibules* alias *Les Dents de la mouche?*) ou les antécédents du cinéaste (du pneu tueur de *Rubber* au psychopathe du *Daim*). Fausse piste! Si sa mouche fera bien une victime, Dupieux s'est libéré du côté obscur de la farce: «*Mandibules* est mon premier film sans décès à l'écran. Et si l'on voulait absolument théoriser, mais nous ne le voulons pas, on pourrait dire que cette grosse mouche, certainement née sur le tas de cadavres de tous mes films précédents, est le seul élément du film habité par le morbide qui vient peut-être de quitter définitivement mon cinéma», écrit-il dans sa note d'intention.

Absurde omniprésent

Privé de sa part sombre, son univers aurait pu perdre en saveur. Mais celle-ci tient surtout à l'absurde, omniprésent. Ainsi, lorsqu'ils découvrent la mouche géante dans le coffre d'une voiture volée (aux plaques vaudoises!), Jean-Gab et Manu ne sont pas plus surpris que ça. Le scénario lui-même obéit à une logique aléatoire qui peut détourner le cours du récit à tout moment – par exemple, à la faveur d'une rencontre avec une inconnue (India Hair) qui confond Manu avec un ancien amant. Sans parler des dialogues, qui nourrissent des conversations surréalistes; ni des personnages extravagants, Adèle Exarchopoulos incarnant ici une jeune femme ayant un «problème vocal» handicapant: traumatisée, elle ne peut s'exprimer qu'en criant...

Quentin Dupieux a donc réalisé une pure comédie, inspirée par le duo du Palmashow – David Marsais et Grégoire Ludig, qui donnait déjà la réplique à Benoît Poelvoorde dans *Au Poste!* C'est «en filmant leur complicité et leur légèreté avec beaucoup de bienveillance» que le cinéaste aurait trouvé le ton du film: «une comédie sincère sur l'amitié.» On acquiesce ainsi de bon cœur quand Jean-Gab déclare en conclusion que «la vraie richesse c'est l'amitié». Il faut un certain talent pour délivrer sans rire une telle réplique. Dupieux y parvient parce que ses personnages ne sont jamais des clowns ou des pantins. Plutôt des dingues ou des paumé·es, qui ont droit à toute sa tendresse. I

Kira Mouratova, OVNI soviétique

***Brèves Rencontres* (1967), premier long métrage de Kira Mouratova**. DR

Genève ► Le Spoutnik consacre une rétrospective partielle à une cinéaste injustement méconnue, témoin clé de son époque.

Le Spoutnik est sans doute le plus aventureux des cinémas genevois. Pour preuve, la rétrospective dédiée à Kira Mouratova, composée de cinq films à voir jusqu'au 31 mai. Opportunité rare de découvrir une réalisatrice qui fut parmi les plus originales et inclassables du cinéma soviétique de la seconde moitié du XXe siècle, aussi marginale sous Brejnev puis Gorbatchev qu'après la chute de l'URSS. Laissant de côté l'après-1991, la sélection se focalise sur la période soviétique. De *Brèves Rencontres* (1967), premier long métrage réalisé seule, au *Syndrome asthénique* (1989), ce sont les étapes principales de son parcours qui s'offrent à nous. Manque toutefois *En découvrant le vaste monde*, chef-d'œuvre qui aurait pu remplacer *Parmi les pierres grises*, film mineur malgré un début et une fin hypnotiques.

Œuvre de jeunesse déjà impressionnante de maîtrise, *Brèves Rencontres* est sans surprise la plus classique. La responsable du logement dans une ville de province, jouée par Mouratova, accueille chez elle une jeune femme de la campagne. Des flash-backs relatent les aventures de chacune avec l'homme qui, sans que personne n'en soit conscient, les relie (incarné par le chanteur anticonformiste Vladimir Vissotski, qui gratte ici et là sa guitare). De par ce contrepoint, le film met en tension l'individuel et le collectif, la loi et la débrouille, l'envie de stabilité et celle de liberté.

Aux *Brèves Rencontres* succèdent les *Longs Adieux* (1971), stupéfiante variation cassavettienne sur une mère incapable de couper le cordon la reliant à son fils. Synchrone des expérimentations des années 1960, le film se construit sur une ligne de crête entre deux pulsions conjointement poussées à l'extrême. D'abord, une caméra qui garde toujours en ligne de mire le visage maternel, magnifié et ausculté en gros plans ou entr'aperçu au loin. Simultanément, la tension grandissante des dialogues, répétés jusqu'à fissurer leur aspect anodin et révéler leur caractère obsessionnel. Chez Mouratova, les dialogues se superposent, se font obstacle, tournent en boucle et se répètent sous différents angles. Ici, le crescendo est névrotique, poussant toujours plus loin le ressassement pour soudain laisser place à de longues plages de silence ou de relâchement.

Dans *Le Syndrome asthénique*, scindé en deux parties, le relâchement n'existe presque plus: un film décrit un deuil impossible, tandis qu'un spectateur de ce film s'égare dans une société en plein déchirement. On retrouve le va-et-vient du public au privé, porté à l'incandescence. Toutes les sphères de la vie sont contaminées par la névrose collective, toutes les institutions rongées par les blocages entre individus. Nous sommes en 1989 et c'est là un des constats les plus grandiosement fous du délitement d'une société soviétique au bord de l'effondrement. **NATHAN LETORÉ**

Jusqu'au 31 mai au Spoutnik à Genève, spoutnik.info

Réunion dans les Balkans

OUTSIDE THE BOX

«Retour à Višegrad» ► Un documentaire émouvant qui préside aux retrouvailles d'une classe séparée par la guerre.

Bosnie, 15 septembre 2018. Mersiha roule vers Višegrad, à la rencontre de ses ancien·nes camarades de classe. La plupart ne se sont pas revu·es depuis 1992, lorsque la guerre en ex-Yougoslavie les a séparé·es. Amnésique, la jeune femme espère pouvoir parler de «ces années qui nous ont tous engloutis». C'est l'aboutissement d'un projet délicat, dont la réalisatrice Julie Biro et le scénariste Antoine Jaccoud ont tiré un documentaire bouleversant.

On restera finalement au seuil de la réunion, car ce qui s'y est dit leur appartient. Les cinéastes se concentrent sur les démarches de Budimir Zecevic, directeur de l'école à l'époque, et de sa collègue Djemila Krsmanovic. Sollicités par Julie Biro, les deux retraités ont ressorti leur vieille Zastava jaune du garage pour sillonner les routes de la région à la recherche de leurs ancien·nes élèves. Road movie documentaire, *Retour à Višegrad* égrène dès lors une série de rencontres, où le tandem soumet le projet à ces trentenaires marqué·es à jamais par la guerre.

Si l'idée est bien accueillie, elle réveille aussi des souvenirs refoulés et des émotions mêlées. Souvent au bord des larmes, les un·es et les autres évoquent une enfance volée, «une grande douleur et une infinie tristesse» ou la nostalgie d'une époque révolue. «Est-ce qu'il y aura de la haine?», s'inquiète Mersiha. Non, car ce sont les enfants de 1992 qui se retrouvent aujourd'hui – serbes ou musulmans, peu importe. Mais rares sont celles et ceux qui osent aborder les horreurs de la guerre, la fuite ou les camps. Autant de non-dits qui démontrent que le sujet reste encore tabou dans les Balkans. Pourquoi réaliser ou regarder un tel film? Antoine Jaccoud avance le meilleur des arguments: «En tant que citoyen suisse, on est obligé d'aller voir ce qu'il se passe ailleurs. Ça nous rend un peu plus humains.» **MLR**

Pépins et pesticides

«Pomme de discorde» ► Enquête sur un fruit emblématique, pour dénoncer les méfaits de l'agriculture industrielle.

Dans *Jura, enracinés à leur terre* (2017), Daniel Künzi dressait un état des lieux inquiétant du monde paysan. Il y ajoute un chapitre avec *Pomme de discorde (alerte pesticides)*, dont la sortie tombe à point nommé – juste avant les votations du 13 juin sur deux initiatives populaires contre les pesticides. A l'origine de ce documentaire, une question (faussement) innocente: pourquoi nos supermarchés vendent-ils des pommes importées de Nouvelle Zélande ou du Chili?

Premier constat, les vergers d'antan sont en voie de disparition. Interrogeant des paysan·nes du Val-de-Ruz en résistance, le cinéaste fustige une politique agricole fédérale alignée sur la mondialisation libérale, encourageant monocultures et exploitations industrielles. C'est ce modèle économique qui prévaut au Chili, où Gala, Granny Smith et Pink Lady sont cultivées sur plusieurs hectares. Dans le sillage du réalisateur, on y découvre une main-d'œuvre exploitée – «nous sommes les esclaves du XXIe siècle», déclare une travailleuse – et exposée aux pesticides. L'épandage intensif contamine aussi la population locale (dont les enfants d'une école toute proche), provoquant vomissements, diarrhées, malformations et handicaps mentaux à la naissance. Les normes légales sont respectées, assure pourtant le ministre de l'Agriculture chilien.

Certains de ces produits sont fabriqués en Suisse par Syngenta, alors même que leur utilisation est proscrite dans le pays. Ce qui ne les empêche donc pas de finir (certes dilués) dans notre assiette! Pas étonnant que le groupe bâlois ait refusé d'accorder une interview au réalisateur, comme les grands distributeurs Coop et Migros. Survolé en 70 minutes, le sujet appelait d'autres développements et intervenants, mais *Pomme de discorde* va droit au but: dénoncer les conséquences écologiques et sanitaires d'une agriculture mondialisée soumise à la loi du marché, en plaidant pour un changement de paradigme qui devient urgent. **MLR**

A l'affiche en Suisse romande et dès le 2 juin à Genève. Séances en présence du cinéaste: ve 28 mai aux Breuleux, sa 29 au Noirmont, di 30 à Porrentruy, ma 8 juin à Delémont, me 9 à Neuchâtel et La Chaux-de-Fonds, je 10 à Bienne et Berne.